

METAPHYSIQUE ET TECHNIQUE

Moussa Ould EBNOU

Docteur de 3ème cycle,

Département de Philosophie.

Depuis Kant et de façon spectaculaire avec Nietzsche s'est posée la question de la mort de la métaphysique, l'ancienne "Reine déchue" selon la formule de Kant. Et les temps modernes ont été caractérisés par Heidegger comme "l'époque de l'accomplissement de la métaphysique", c'est-à-dire de sa fin et de son dépassement. Aussi l'époque de la fin de la métaphysique est-elle celle du triomphe de "la technique planétaire".

La technique, posée ici dans son rapport à la métaphysique, "englobe tous les domaines de l'étant que forment à chaque instant l'équipement de tout l'étant : la nature objectivée, la culture maintenue en mouvement, la politique dirigée, les idéals surhaussés". (Heidegger : *Essais et conférences*, Gallimard, p.92). C'est la technique qui engendre un monde qui est celui de "la métaphysique achevée".

Car ce qui est en dans la métaphysique, comme dans la technique, c'est la production de l'être. Mais alors que la métaphysique est originellement une contemplation, un dévoilement, une méditation devant la présence de l'être, au-delà de l'étant, la technique elle est une production de l'étant comme chose disponible pour l'usage, et cela dans le sens de l'ontologie marxiste qui fait de la production l'être de l'homme. "Le dévoilement (...) qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une production au sens de la poésie. Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation" (Ibid, p. 20).

Comment la présence de l'être à l'origine de la philosophie a-t-elle conduit à sa production à l'époque de l'accomplissement de la métaphysique ? Ce sera le cheminement de la métaphysique, depuis son début chez Platon jusqu'à son accomplissement par le monde de la technique, le processus de la réalisation du rêve humaniste de la métaphysique de la volonté de l'homme de se mettre au centre des étants en prétendant désormais au rôle de l'Êtant Suprême, comme le réclamait Papine qui exhortait les hommes à substituer "l'imitation de Dieu" à celle des prophètes, dans un appel à la désobéissance cosmique.

Dans quelle mesure l'intelligence du concept d'être en général est-elle possible ? Pourquoi l'homme s'acharne-t-il à poser la question du sens de l'étant ? Une telle question a-t-elle sa place dans l'univers de la technique ? Ou n'est-elle que "la dernière, fumée d'une réalité qui se volatilise" selon la célèbre formule de Nietzsche ?

Pour répondre à toutes ces questions, nous interrogerons successivement, et parfois simultanément, la légende, le mythe, la religion, la littérature, la logique et bien évidemment la philosophie elle-même.

S'il garde un souvenir de l'être, l'homme est à demeure sur terre et d'elle il subsiste, occultant sous des voiles de plus en plus noirs l'être de son origine. Le souvenir de l'être de l'origine se manifeste dans le questionnement de la métaphysique :

"Pourquoi donc y a-t-il de l'étant et non pas plutôt rien ?"

"Qui sommes-nous?" "Où allons-nous?" "Pour quel but?" "Et quoi ensuite?", des questions restées sans réponses mais qui ne peuvent laisser indifférents. L'essence de la métaphysique réside dans la possibilité qu'a l'homme de se poser de telles questions. "La raison humaine à cette destinée singulière, dans une partie de ses connaissances, d'être accablée de certaines questions qu'elle ne saurait éviter. Ces questions en effet sont imposées à la raison par sa nature même, mais elle ne peut leur donner une réponse (...) Le champ de bataille où se livrent ces combats sans fin, voilà ce qu'on nomme la métaphysique."

Il fut un temps où elle était appelée la reine de toutes les sciences et (...) elle méritait bien ce titre glorieux par la singulière importance de son objet. Mais, aujourd'hui, il est de mode de lui témoigner un mépris absolu, et la dame, repoussée et abandonnée de tous, est désormais une reine déchuë. (Kant, *Critique de la raison pure*, préface de la première édition).

Mais les combats de la métaphysique ne sont pas une vaine entreprise et ne peuvent laisser indifférent. "Il est vain en effet de vouloir affecter de l'indifférence pour des recherches dont l'objet ne saurait être indifférent à la nature humaine" (*Ibid*).

Toute la philosophie part de ce postulat à savoir que la métaphysique est une manifestation naturelle de l'être de l'homme.

Pourquoi donc y a-t-il de la métaphysique et non pas plutôt de l'indifférence? Pourquoi le souci humain pour les éternelles questions de la métaphysique? Manifestement l'homme ne peut échapper au souci de l'être, il est le souci. Il nous faut remonter à l'éternité préontologique pour expliquer le souci de l'être de l'homme en donnant la parole à la fable, au mythe, à la religion, à la philosophie.

Selon la 220^e fable de Hyginus, que Goethe a exploitée pour la seconde partie de son *Faust*, "Un jour qu'il traversait un fleuve, le "souci" vit de la terre glaise, il en prit en songeant un morceau et se mit à le modeler. Tandis qu'il était tout à la pensée de ce qu'il avait créé survint Jupiter.

Le "souci" le prie d'insuffler esprit au morceau de glaise ainsi modelé. Jupiter l'accorde volontiers. Mais le "souci" voulant alors attribuer son nom à la statue Jupiter s'y opposa et réclama qu'elle porta le sien. Tandis que le "souci" et Jupiter se disputaient pour le nom, la terre (Tellus) se souleva à son tour et exprima le désir que la statue reçoive son nom : c'est quand même elle qui l'avait doté d'une part de son corps. Les parties en présence en appelèrent à l'arbitrage de Saturne. Et Saturne rendit la décision suivante qui leur sembla équitable : "Toi, Jupiter puisque tu lui as donné l'esprit, c'est l'esprit que tu auras à sa mort, toi, la terre; puisque tu lui as donné corps, c'est le corps que tu recevras, mais parce que le "souci" a tout d'abord modelé cet être qu'il le possède tant qu'il sera en vie. Quant au nom, puisque c'est pour lui qu'il y a litige, qu'il s'appelle "homo" car il a été créé de l'humus (terre)".

Préontologiquement, l'homme est par le souci qui le possède "sa vie durant". C'est par le souci que l'homme existe, qu'il est au monde. Le souci est la substance de l'homme car c'est par lui que s'exprime l'unité de l'esprit et du corps. Quant au destin de l'homme, c'est sur lui que porte la décision de Saturne, du (Temps).

Le souci qui possède l'homme tant qu'il "s'écra au monde" est un zèle anxieux, un soin particulier, une application à penser l'être. C'est ainsi que Sénèque écrit dans sa dernière lettre (ép.124) : "Parmi quatre natures existantes (arbres, animal, homme, Dieu), les deux dernières, les seuls à être doués de raison, se distinguent en ce que le Dieu est immortel, l'homme mortel, or chez eux, c'est le bien qui parachève la nature de l'un, à savoir le Dieu, chez l'autre, l'homme, c'est le souci" (cité in M.Heidegger, *Etre et Temps*, Gallimard p.249). La perfection de l'homme, l'accomplissement de son être, résident dans le soin et l'application à penser l'être, dans le souci métaphysique. Il y va de son être, de son destin.

Pour Platon dans le *Phèdre*, le souci de l'homme qui "s'applique à ce qui est divin" est une "rémémoration de ces réalités supérieures que notre âme a vues jadis, quand elle cheminait en compagnie d'un Dieu" " le mythe de l'attelage ailé" présente la pensée philosophique comme le souci de la réalité véritable que l'âme a jadis connue avant sa déchéance humaine.

D'après le mythe du *Phèdre* la métaphysique n'est pas de nature humaine, c'est une activité propre à quelques hommes seulement qui sont "possédés" d'un Dieu, qui s'écartent de ce qui est l'objet des préoccupations des hommes" et que la foule indexe comme des esprits dérangés.

L'aptitude à la pensée philosophique est un trésor sauvé des longues destructions passées et que ne possèdent que quelques âmes qui, si elles savent le fructifier, pourront s'en servir comme planche de salut pour échapper à la malédiction d'avoir été homme.

Loin d'être une destinée singulière imposée à la raison humaine par sa nature, la philosophie est selon Platon un destin contre-nature que ne connaissent que quelques âmes qui s'appliquent à échapper à la nature humaine. Si elle n'est pas de nature humaine, la métaphysique répond quand même à un besoin réel, un besoin de réalité véritable. Pour la fable du "souci", comme pour le mythe du *Phèdre*, la possibilité de la métaphysique s'enracine dans une réalité pré-ontologique qui détermine le destin de l'homme.

Toujours dans cette éternité préontologique dans laquelle se détermine le destin de l'homme, le Saint Coran nous révèle que Dieu a proposé () al-amana à tous ses étants. Seul l'homme accepta. Ce dépôt sacré accepté par l'homme, c'est le sens de l'être, le secret de la création :

إِنَّا عَرَضْنَا الْأَمَانَةَ عَلَى السَّمَوَاتِ وَالْأَرْضِ وَالْجِبَالِ فَأَبَيْنَ أَنْ يَحْمِلَهَا وَأَشْفَقْنَ مِنْهَا وَحَمَلَهَا الْإِنْسَانُ إِنَّهُ كَانَ ظَلُومًا جَهُولًا.

A la base de ce verset, il y a l'idée que tout être, animé ou inanimé, peut être doué par Dieu de connaissance. Mais ils ont tous, devant Dieu, rejeté ce fardeau, sauf l'homme qui l'accepta, injuste et ignorant qu'il était. En acceptant al amana, l'homme a pris sur lui, sa vie durant de se soucier de l'être, de faire preuve, toujours, d'un zèle anxieux à penser le divin. "Berger de l'être", il doit s'appliquer à lui, par la philosophie. En lui confiant al amana Dieu a doté l'homme de la Raison pour qu'il puisse se soucier de l'être et en témoigner.

Al amana consiste à rechercher la vérité par le moyen de la science mais la philosophie seule permet de saisir la réalité véritable. "La religion particulière aux philosophes,

c'est d'approfondir l'étude de tout ce qui est; car on ne saurait rendre à Dieu un culte plus sublime que celui de la connaissance de ses oeuvres, qui nous conduit à le connaître lui-même dans toute sa réalité" (cf. Ibn Roshd : *Sur l'accord la religion et de la philosophie*). Al amana engage l'homme devant Dieu, le fait participer jusqu'à un certain point à la science supérieure, principe de l'ordre universel. C'est pourquoi, dit Ibn Roshd, c'est par la science seule que nous pouvons saisir l'être et sur ce point, il est encore plus absolu qu'Ibn Badja. La science dont parle Ibn Roshd, c'est la science "achevée" par Aristote : la métaphysique.

Il faut toujours revenir à Platon pour savoir ce qu'est la métaphysique. Même si le "tournant" de la philosophie a été préparé par la sophistique, elle n'a vraiment commencé qu'avec Socrate et Platon.

L'ontologie platonicienne a marqué toute la métaphysique. La philosophie, l'époque de la philosophie et de ses "sous-produits" : métaphysique, ontologie, théologie, sciences, etc, c'est l'espace de la tradition platonicienne.

Ce qui était en jeu à l'origine c'était le problème de l'essence de la vérité. L'aléthéia voulait dire: "ce qui a été arraché à une occultation". La vérité est cet arrachement toujours en mode de dévoilement. La vérité manifeste l'étant sous le mode de la présence. Platon met en évidence le non-voilement et ses différents degrés mais surtout comment il met en évidence (eidos) ce qui se dévoile et surtout, comment il rend visible ce qui se montre ainsi (idéa). La philosophie c'est l'effort pour accéder à l'évidence de ce qui se manifeste dans la clarté de la lumière. Cette apparition révèle l'être sur le mode de la présence. Cependant un certain glissement se produit chez Platon pour qui désormais, l'idée, ce qui se montre, prend le dessus sur la vérité, le "montrer". C'est que entre le connaître et le connu, s'instaure un intermédiaire : l'idée suprême qui établit un lien unissant les deux "l'idée du Bien est la Cause (c'est à dire ce qui rend possible l'essence) de tout ce qui est exact comme de tout ce qui est beau". Le connaître (l'exact) et le connu (le beau) sont déjà séparés. Cette séparation sera lourde de conséquences pour l'avenir de la philosophie. Nous verrons comment elle fut poussée à son extrême dans le positivisme logique. Mais chez Platon cette séparation n'est pas coupure parce que l'idée du Bien demeure la Cause Universelle, le lien unissant les deux. C'est pourquoi, l'ouverture authentique à l'être demeure la contemplation et le logos reste le dire de l'être et non l'expression du sujet, comme il le sera dans l'achèvement de "Temps Modernes".

Le glissement platonicien de la vérité vers l'exactitude du regard, c'est le début de l'humanisme grâce auquel a pu s'instaurer le monde de la technique, car la vérité comme exactitude du regard désigne le comportement de l'homme envers les choses qui sont. L'homme se place désormais au centre de l'étant. "Le début de la métaphysique, qui s'observe dans la pensée de Platon est en même temps le début de "l'humanisme"(...) "Humanisme désigne alors le processus, lié au début au développement et à la fin de la métaphysique, par lequel l'homme, dans des perspectives chaque fois différentes, mais toujours sciemment, se place au centre de l'étant, sans être lui-même, pour autant, l'Étant Suprême". (Heidegger, *Questions II*, Gallimard, p. 160).

"L'homme" veut dire ici soit l'humanité, soit l'une de ses cultures, soit l'individu ou une communauté, soit le peuple ou un groupe de peuples. Il s'agit toujours, en partant d'une constitution métaphysique bien arrêtée de l'étant, de permettre à l'homme "tel qu'il résulte de cette constitution, à l'animal raisonnable, de libérer ses possibilités, de parvenir à la certitude de sa destinée et à la mise en sûreté de sa vie".

La pensée de Platon suit la mutation intervenue dans l'essence de la vérité : cette mutation devient l'histoire de la métaphysique, dont le total achèvement a commencé avec la pensée de Nietzsche, (...) La mutation alors intervenue dans l'essence de la vérité nous est présente comme la réalité fondamentale de l'histoire mondiale de notre planète, alors que cette histoire s'avance vers la phase extrême de sa modernité et que la réalité en question, consolidée depuis longtemps, donc encore inébranlée, domine et régit toutes choses" (*Ibid.*, p. 161).

Depuis que l'être a été interprété comme idée, la pensée tournée vers l'être de l'étant est métaphysique et la métaphysique est théologique. L'être en tant qu'idée est maintenant promu au rang d'étant véritable et l'étant lui-même, ce qui était auparavant le prédominant tombe au niveau de ce que Platon appelle le méon, ce qui en vérité ne devrait pas être, et aussi bien à proprement parler n'est pas, parcequ'il défigure l'idée, la pure évidence, en la réalisant, en l'informant dans la matière. Pour la pensée, passer du niveau sensible de l'étant au niveau intelligible, c'est regarder de façon plus exacte. Tout est subordonné à l'orthotés, à l'exactitude du regard. Par cette exactitude la vue et la connaissance deviennent correctes, de sorte que finalement elles visent directement l'idée suprême et se fixent dans cette visée, d'où un changement dans l'essence de la pensée, dans l'essence de l'homme. L'achèvement de ce changement commencé par Platon sera le programme des Temps Modernes.

Pour la tradition métaphysique, nous pouvons penser l'être parceque nous participons de lui, "puisque nous sommes des êtres, l'être nous est inné" (Leibnitz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, I 3, 3).

Jusqu'à Kant la philosophie a été métaphysique. L'impératif philosophique, le "connais-toi toi-même" de Socrate n'était pas un souci de l'homme, mais une application à connaître le divin dont l'âme humaine fut jadis le témoin. Toutes les sciences (physique, astronomie, mathématiques...etc) n'étaient cultivées que parce qu'elle pouvait faciliter l'accès à la reine des sciences, la métaphysique.

Durant l'époque métaphysique la philosophie est demeurée ouverte sur l'être, ontologie, ou onto-théologie, elle était tout sauf un humanisme. La philosophie se tenait dans le non-savoir en face de l'étant. Car qu'est ce que l'homme dans la totalité de l'étant. Représentons la terre dans l'univers à l'intérieur de l'immensité obscure de l'espace. En comparaison, elle est un minuscule grain de sable perdu nulle part. A la surface de ce minuscule grain de sable vit dans l'abrutissement un amas confus et rampant d'animaux supposés raisonnables qui ont inventé pour un instant la connaissance (cf Nietzsche, *Sur la vérité et le mensonge en un sens extramoral*, 1873, Oeuvres posthumes). Et qu'est ce que la durée d'une entreprise aussi éphémère dans l'éternité de l'univers ? A peine une saccade de l'aiguille des secondes ?

Pourquoi donc, quand il s'agit de la présence de l'être, nous référer à l'homme ? "Pourquoi mettre en évidence un tel étant." à l'intérieur de l'étant dans son ensemble, on ne peut trouver aucune raison de mettre en évidence précisément cette région de l'étant qu'on appelle l'homme, et à laquelle nous appartenons nous-mêmes par hasard" (cf Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard).

Pourtant c'est à cela que s'attolera la philosophie, dans son destin occidental depuis Descartes qui s'appliquera désormais exclusivement à l'humain. La philosophie ne s'occupe plus du problème de l'être mais de celui de l'être de l'homme. C'est l'humanisme des Temps Modernes.

Les Temps Modernes se laissent déterminer à partir d'un tournant dans l'essence de la vérité que l'oeuvre de Descartes manifeste avec assez de clarté. Le programme de la métaphysique n'est plus la question aristotélicienne "qu'est ce que l'étant ?" mais celle de "l'absolu et inséparable fondement de la vérité".

Pour fonder la vérité, Descartes sépare l'homme des autres étants. Une telle séparation suppose la mise entre parenthèses du monde par le doute pour aboutir à l'irréductible présence de la raison en l'homme. Cette séparation de l'homme et du monde pour la mise en évidence de la raison a été inventée par Ibn Sina, les Temps Modernes l'ont systématisée avec Descartes.

C'est dans *Al Sifa* qu'Ibn Sina opère cette mise entre parenthèse du monde qui sera si déterminante pour le destin occidental de la métaphysique :

(يجب أن يتوهم الواحد منا كأنه خلق دفعة، وخلق كاملا، لكنه حجب بصره من مشاهدة الخارجات وخلق يهوى في هواء أو خلاء هويا لا يصدمه فيه قوام الهواء، صدم مايجوز أن يحس وفرف بين أعضائه، فلم تتلاق ولم تتماس. ثم يتأمل أنه هل يشب وجود ذاته. فلا يشك في إثباته لذاته موجودة ولا يشب مع ذلك، طرفا من أعضائه ولا باطنا من أحشائه، ولا قلبا ولا دماغا ولا شيئا من الأشياء من خارج، بل كان يشب ذاته ولا يشب لها طول ولا عرض ولا عمقا ولو أنه امكنه في تلك الحالة أن يتخيل بدا أوعضوا آخر، لم يتخيله جزاء من ذاته ولا شرطا في ذاته وانت تعلم أن المثبت غير الذي لم يشب، والمقرب غير الذي لم يقربه، فإذن الذات التي اثبت وجوها خاصة له، على أنها هو بعينه غير جسمه وأعضائه التي لم يشب فإذن المتنبه له سبيل إلى أن ينبه على وجود النفس شئا غير الجسم، بل غير جسم وأنه عارف به، مستشعر له، وأن كان ذا هلا عنه يحتاج إلى أن يقرع عصاه).

Pour fonder l'homme comme chose pensante Ibn Sina l'isole du monde des choses matérielles. Descartes n'a fait que resservir cette distinction d'Ibn Sina entre la chose pensante et la chose corporelle qui va désormais déterminer ontologiquement celle de la nature et de l'esprit.

العرف، et الأول / العرف sont l'étendue qui constitue l'être propre de la substance corporelle que nous nommons "le monde". C'est cette étendue qui détermine l'être des étants, elle doit déjà être pour que les choses puissent être, car c'est l'étendue qui détermine la qualité distinctive d'après laquelle la substantialité d'une substance déterminée se laisse identifier en son essence.

Pour Descartes cependant la question ontologique de la substantialité est en elle-même par soi et de prime abord inaccessible, comme l'être de l'étant ou la chose en soi pour Kant.

"L'être" même ne nous affecte pas, c'est pourquoi il ne peut être perçu "Etre n'est donc pas un prédicat réel selon la formule de Kant qui n'a fait que ressévir la phrase de Descartes. Dès lors la réconciliation de principe à la possibilité d'une pure problématique de l'être est consommée et il ne reste plus qu'à chercher une échappatoire pour obtenir les caractéristiques déjà déterminées des substances. Parce que "être" n'est accessible en tant qu'étant, on l'exprime en recourant aux déterminations étantes de l'étant concerné, aux attributs" (Heidegger, *Etre et Temps*, Gallimard, p. 133). Ainsi le monde se voit, pour ainsi dire, dicter son être à partir d'une certaine idée de l'être. L'ontologie du "monde" se trouve ainsi comprimée dans l'ontologie d'un étant déterminé au sein du monde. C'est ce qui a permis l'avènement du monde de la technique et l'ouverture de l'être qui en résulte.

Sur le concept originel d'être se sont déposées des couches de plus en plus épaisses, les définitions des étants. De ces définitions est exclue toute préoccupation ontologique, l'être de la chose est exclu pour laisser place à son utilité, mesurable et expérimentable. La chose étendue est déterminée par ses qualités qui sont elles-mêmes, "au fond des modifications quantitatives de l'étendue" sur ces qualités elle-mêmes encore réductibles prennent alors pied les qualités spécifiques comme beau, pas beau, bon ou pas bon, employable, inemployable; ces qualités doivent être saisies dans une orientation prioritaire sur la choseité comme des prédicats de valeur non quantifiables grâce auxquels la chose d'abord seulement matérielle prend l'allure d'un bien. Mais avec cette stratification la méditation parvient bel et bien à l'étant que nous avons caractérisé ontologiquement comme utile. L'analyse cartésienne du "monde" est ainsi la seule à rendre possible l'édification solide et structurée de ce qui est de prime abord à utiliser; elle a seulement besoin que la chose naturelle reçoive le minimum de complément qui aura tôt fait de la parachever en une chose bonne à l'emploi" (*Ibid*, p. 139). Dès lors s'estompe l'horizon de la possible intelligence du concept d'être et de cette manière l'utilisabilité et la choseité sont entendues de manière anthropocentrique.

Ainsi se réalise le programme sophistique de l'homme mesure de toute chose. Il le sera d'autant plus que le "monde" humain est de plus en plus constitué par le monde de la technique, c'est à dire par les choses que l'homme a créées pour ses besoins et à son image et qui ne sont pas à proprement parler : l'avion n'est pas, il transporte une charge humaine et c'est le cas pour toutes les choses du monde la technique. Cependant il n'est pas aisé d'expulser l'être du monde humain car l'être habite le langage des hommes qui n'a pas encore été entièrement gagné par la technique.

Le langage est le témoin privilégié de l'innéité de l'être en l'homme. Car la parole n'est pas une activité seulement humaine, le verbe de la parole est d'origine divine. C'est même par ce verbe que l'homme a pactisé préontologiquement avec Dieu. C'est dans le langage que Dieu a déposé le sens de l'être confié à l'homme.

Cette origine du langage nous est rappelée par le Saint Coran, à propos de la provenance de l'homme et de son destin :

وإذا قال ربك للملائكة اني جاعل في الأرض خليفة قالوا أتجعل فيها من يفسد فيها؟ ويسفك الدماء ونحن نسبح بحمدك؟ وقديس لك قال اني اعلم ما لا تعلمون؟ وعلم ادم الأسماء كلها ثم عرضهم على الملائكة فقال أنبئوني بأسماء هؤلاء؟ ان كنتم صادقين قالوا سبحانك لا علم لنا الا ما علمتنا؟ انك انت العليم الحكيم

S'il reste dans un rapport authentique au langage l'homme reste en présence de l'être et s'approprie son propre être, car le langage est la présence de l'être. La parole de la langue est la "Maison de l'être" (cf Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*). Le mot "donne" l'être en le dévoilant dans sa présence, il expose et laisse apparaître le monde. Mais le mot ne donne pas le fondement de la chose, il laisse venir en présence la chose comme chose, il porte la chose en tant que chose à l'état, du paraître. Le langage est un "montrer" telle est du moins sa fonction première d'après Aristote : "Or il est, ce qui (a lieu) dans l'ébruitement vocal un montrer de ce qu'il y a dans l'âme et qui y est subi, et ce qui est écrit est un montrer des sons de la voix. Et de même de l'écriture n'est pas la même chez tous (les hommes), les sons de la voix ne sont pas tous les mêmes. De qui, cependant, ceux là (sons et écriture) sont premièrement un montrer, cela c'est chez tous (les hommes) ce qui est identiquement subi en l'âme, et les choses dont ce qui est subi est une représentation approchant de l'égalité, sont aussi "les mêmes". Les lettres montrent les sons de la voix. Les sons de la voix montrent ce qui est éprouvé par l'âme, qui à son tour montre les choses qui atteignent l'âme.

Les Temps Modernes s'accrochent difficilement de cette fonction originelle du langage

A l'époque des Temps Modernes les processus mentaux sont des "pratiques" matérielles et non des "représentations", et les instruments scientifiques sont des "théories matérialisées" qui forment le monde de la "phénoménotéchnique". Depuis que Moore a décidé, au tournant du siècle " que la philosophie hégélienne était inapplicable aux chaises et aux tables" et que à la même époque, Russel l'a trouvée peu compatible avec les mathématiques, les empiristes et les positivistes logiques se sont jurés "d'avoir la peau de la métaphysique". Ils ont décrété que les propositions de la métaphysique ne possèdent aucune signification cognitive parcequ'elles ne sont pas vérifiables à la lumière des données de l'expérience. "Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, les membres du Cercle de Vienne et ceux de la Société de Philosophie scientifique de Berlin identifiaient leur lutte contre l'idéalisme Allemand au vaste projet d'éliminer la métaphysique, grâce à l'analyse logique" (Pierre Jacob, *De Vienne à Cambridge*, Gallimard, p.12).

Le positivisme (d'Auguste Comte ou du Cercle de Vienne), c'est d'abord l'espoir d'éliminer la métaphysique. Pour le positivisme logique, l'idéalisme Allemand (Hégélien ou Heideggerien) c'est du non-sens. Ce sont des phrases qui ont l'allure de propositions respectables mais qui comme le dit Wittgenstein dans le *Tractatus* sont "dénuées de signification".

Carnap a tenté d'exploiter les ressources de la syntaxe logique créée par Russel pour confirmer l'idée de Wittgenstein sur l'absurdité intrinsèque des propositions de la métaphysique. Les plus insensées propositions de la métaphysique ressemblent selon Carnap à quelque chose comme " César est un nombre premier". Il est logiquement absurde d'attribuer à un général romain un prédicat de nombre; les noms de personnes et les prédicats de

nombre n'appartiennent pas à des types dont les rangs se suivent immédiatement. Quant au "est" il n'est pas digne d'intérêt, car Carnap et les autres positivistes logiques veulent débarrasser le langage de "ses prétentions ontologiques" et le réduire à un système de signes neutres. Pour les positivistes logiques, la philosophie n'a de sens que si elle porte sur un tel système de signes conventionnels neutres. Pour Carnap et Wittgenstein les propositions de la philosophie, lorsqu'elles ne sont pas absurdes ne portent pas sur le monde, mais sur le langage, car les vérités logiques ne nous apprennent rien sur le monde; elles sont vraies en vertu de la signification des termes qui les composent. Les énoncés métaphysiques qui résistent à l'assaut de la syntaxe logique sont par conséquent dénués de sens. Les propositions métaphysiques sont soit franchement absurdes soit des énoncés métalinguistiques portant sur le langage.

A l'époque de la technique, le langage est soumis à l'interprétation de la physiologie, de la linguistique et de la physique. Les mots sont étudiés à partir de la technique et de ses calculs. Déjà obscurci par la métaphysique, le langage est soumis à la technique qui "vient faire écran et nous repousse hors de la méditation qui serait à la mesure de ce dont il s'agit" (Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Gallimard, p.191).

Méditation, c'est précisément le mode d'être authentique de l'homme face au langage, la condition de sauvegarde de son origine divine. La méditation qui contemple, c'est l'attitude du regard tout au bout dans la région du connaissable, face à la réalité véritable. Mais pour avoir un tel regard il faut sortir de la caverne, car la langue elle-même repose sur la différence métaphysique du sensible et du non-sensible, comme le montre le mythe platonicien. Mais le monde de la technique a obstrué l'ouverture de la caverne, coupant le langage de sa source et abolissant la différence métaphysique qui fonde la langue, rendant impossible la méditation devenue sans objet.

A la méditation et sa corrolaire la contemplation, l'homme de la technique préfère l'action et la domination. L'homme de la technique oeuvre pour la domination complète de la terre, même au prix de l'oubli de l'être, de l'oubli de Dieu, il n'y a plus que le monde absurde des objets-à-portée-de-la-main. Ce monde de la technique donne raison à Nietzsche lorsqu'il nomme les concepts les plus élevés tels que "être" "Dieu" "la dernière fumée d'une réalité qui se volatilise" (*Crépuscule des Idoles*, VIII, 78). Les hommes, les peuples, dans leurs grandes affaires et machinations, s'ils ont une relation à l'étant, sont cependant "tombés depuis longtemps hors de l'être sans le savoir" et cela est la raison la plus intérieure et la plus puissante de leur décadence (*Etre et Temps*, 38). "La décadence spirituelle de la terre, est déjà si avancée que les peuples sont menacés de perdre la dernière force spirituelle, celle qui leur permettait du moins de voir et d'estimer comme telle cette décadence (conçue dans sa relation au destin de l'être)". Cette simple constatation n'a rien à voir avec un pessimisme concernant la civilisation, non plus bien sûr, avec un optimisme; car l'obscurcissement du monde, la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre, tout cela a atteint, sur toute la terre, de telles proportions, que des catégories aussi enfantines que pessimisme et optimisme sont depuis longtemps devenues ridicules". (Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, P. 49). Dans "un incurable aveuglement" l'Occident soumet le monde à sa "frénésie sinistre de la technique déchainée" et de l'organisation sans racines de l'homme normalisé". Cette frénésie sinistre a depuis longtemps triomphé de la spiritualité authentique de l'homme et elle s'emploie maintenant à triompher des conditions écologiques de sa vie sur terre, détruisant inexorablement l'environnement, menaçant la vie sur terre. D'un autre côté cette même

irénésie sinistre de la technique déchainée prépare activement l'exil humain de la terre vers sa périphérie, ou pourquoi pas ? vers d'autres planètes, vers d'autres mondes.

Les contes, les fables, les mythes fondateurs, les textes sacrés, content des histoires qui relatent le destin des hommes; ces histoires semblent s'être déroulées dans le passé très lointain, si lointain qu'elles semblent même parfois se dérouler dans le temps préontologique, avant l'apparition de l'homme sur terre. Mais en réalité ce qui est ainsi conté c'est le destin de l'homme, des faits qui se déroulent dans le présent ou adviendront inéluctablement dans un temps à venir, des faits qui toujours sont les signes du destin de l'homme.

C'est pourquoi nous pouvons dire que la chute d'Adam, l'homme universel et son expulsion du Paradis, si elle fut préontologiquement, est encore à venir. Car c'est bien aujourd'hui que l'homme s'acharne à rompre le pacte, **الميثاق**, qui le lie à Dieu : n'est ce pas, Dieu qui l'a mis sur cette terre pour qu'il l'administre suivant le modèle de sa justice

(واذا قال ربك للملائكة ان اجعل في الارض خليفة)

Mais l'homme s'acharne à défigurer la terre, en la peuplant de monstres, en créant et en développant le monde de la technique. L'homme menace la terre et les conditions de sa propre survie sur cette terre. Par son injustice et son ignorance l'homme prépare activement sa chute et son expulsion de la terre qui sera bientôt le paradis de sa mémoire. Depuis longtemps déjà l'homme a réuni toutes les conditions du suicide de l'espèce. Et déjà il n'est plus le même. Mais il a tellement tout défiguré, il a créé tellement d'aberrations, que peut être le suicide est son salut.

(فقتلوا انفسكم ذالكم خير لكم عند بارئكم)

Ce suicide sera peut être une mort collective, c'est déjà une mutation qui efface ce qui, jusqu'aux Temps Modernes, fondait l'humanité.

Cette mutation rendue possible par la frénésie sinistre de la technique déchainée c'est le thème de l'*Amour impossible*, notre roman de la technique, "pourquoi profaner l'oeuvre de Dieu ? la science a rendu les hommes fous; ils n'hésitent plus à bricoler les créatures pour les adapter à leurs caprices". Les personnages de ce roman sont les archétypes de la provenance humaine recréée et transfigurée par le monde de la technique. Le personnage principal c'est Adam, le premier homme, l'homme universel, réincarné par la technique à l'époque de la "technique-planétaire". Bébé éprouvette, corps d'homme soumis à l'acharnement chimique et biologique, pour être manipulé en son contraire, mâle, transexuel et femme, Adam est l'exemple type des ravages de la technique déchainée. Manihé, un autre personnage de l'*Amour impossible*, c'est le destin de l'homme soumis à la technique et qui a irrémédiablement renoncé à son être véritable. Rimane c'est Satan exultant dans l'univers de la technique. Les communautés parallèles, les camps de rééducation, la foule grégairisée, le déracinement, la manipulations des hommes a-normalisés, l'absence de la nature, le nucléaire, l'intelligence artificielle, l'anonymat urbain et la science mise au service de l'aberration, sont les thèmes traités dans ce roman et qui sont les manifestations de la domination de la technique. Dans ce monde de la technique il n'y a plus de place pour la métaphysique : l'absurde règne sans partage et enveloppe tout l'univers technique des "choses-a-portée-de-la-main".

Mais en quelques rares instants, il arrive que se glisse subrepticement, dans l'esprit de quelque homme possédé, la falote question du sens de l'étant; tout à fait déplacée dans l'univers ambiant et malgré tout comme un lancinant rappel à la réalité. "En un temps où le dernier petit coin du globe terrestre a été soumis à la domination de la technique et est devenu exploitable économiquement, où toute occurrence qu'on voudra, en tout lieu qu'on voudra, est devenue accessible aussi vite qu'on voudra, et où l'on peut vivre simultanément un attentat contre un roi en France et un concert symphonique à Tokyo, lorsque le temps n'est plus que vitesse, instantanéité et simultanéité, et que le temps comme provenance a disparu de l'être-là de tous les peuples, lorsque le boxeur est considéré comme le grand homme d'un peuple, et que le rassemblement en masses de millions d'hommes constitue un triomphe; alors vraiment, à une telle époque, la question : "pour quel but ? Où allons-nous ? et quoi ensuite ?" est toujours présente et, à la façon d'un spectre, traverse toute cette sorcellerie" (Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, p. 49).

Manifestement la métaphysique ne peut se satisfaire de son accomplissement par le monde de la technique.